

Le titre exprime à la fois un exotisme et une étrangeté. Peux-tu t'en expliquer.

Je peux essayer. Comme l'a bien relevé Daniel Laroche dans *Le Carnet et les Instants*, « Tjukurrpa » est un mot de la langue anangu qui nous vient des aborigènes d'Australie. D'où un exotisme et une étrangeté, un mot aux sonorités éloignées de la langue française et pas immédiatement identifiable. Dans la cosmogonie ou la mythologie aborigène, Tjukurrpa est cette ère métaphysique précédant la création de la Terre, qui continue d'exister derrière les apparences, une sorte de monde parallèle ou un plan spirituel en partie caché mais qui interagit avec notre univers visible... Un espace-temps imaginaire. Et si à l'inverse c'était cela, la réalité, tapie derrière les brillances du monde ? Il y avait pour moi cette idée intéressante de mystère et, peut-être d'une réalité ultime dissimulée/dévoilée par les mots. « Tjukurrpa » est souvent traduit par « Temps du rêve » ; En matière de poésie cela ramène inévitablement au surréalisme. C'est peut-être le plus surréaliste de mes livres car il y avait dès le début un effort volontaire de laisser les mots, les fragments de phrases me traverser avec le moins d'intervention consciente possible.

Comme tes dix livres précédents, il y a ici science du désir, et volonté de faire du poème des aveux, de sensualité, de sexualité.

Je suppose que le désir s'immisce presque toujours dans mes livres, que je le veuille ou non. Il est un des moteurs de ma poésie. Science du désir, j'avoue ne pas savoir ce que c'est ; pour moi le désir reste un mystère et je ne souhaite pas le déflorer, juste l'effleurer ou le contempler, avec humilité, aussi l'exposer, au mépris de la décence. A l'origine de « Tjukurrpa », il y a une personne qui m'est proche, un jeune poète. Cette personne m'avait offert un carnet d'écriture de cent pages. Avec l'idée de lui en faire cadeau en retour à l'occasion de son anniversaire j'ai décidé de remplir le carnet d'une traite, sans me reprendre ou corriger. Le recueil a été essentiellement écrit sur deux weekends, au total une dizaine de jours. Cette personne et moi étions amants, donc le désir et la sensualité y ont naturellement pris leur place. Dans un second temps est venue la peinture de Kevens Prévaris, avec qui j'étais ami et dont je connaissais le travail depuis quelques années. Peu après avoir terminé le carnet et l'avoir donné à son destinataire, l'évidence des correspondances avec une série de peintures de Kevens m'a sauté aux yeux. Surréalisme, couleurs, mélange de formes et de genres, chair, sensualité et désir, tout ça suinte de ses peintures comme perle la sueur des esprits Loas sur les corps en transe vaudoue. Cette évidence fut sans doute d'autant plus forte que le peintre et le destinataire du recueil sont tous deux Haïtiens.

J'aime ton écriture, peu abondante, resserrée sur l'essentiel. Tu écris par fragments, petites touches, éclats : est-ce voulu ?

Merci. C'est évidemment vrai pour les poèmes courts. Ceux-là me viennent souvent en voyage, lorsque j'écris surtout dans des petits carnets, souvent des petits textes sur le vif, des croquis de mots en quelque sorte, ou des reflets de mes réflexions ou états d'esprit. Les textes plus longs qu'on trouve dans d'autres recueils suivent un autre processus. Pour « Tjukurrpa », comme pour « Méridiennes » et « Ô » d'ailleurs, le format a été en partie dicté par le support, pages d'un carnet où j'écris de manière très aérée, parfois juste une ligne ou deux. J'aime que le poème soit contenu sur une page. Je dois dire aussi que dans mon panthéon de poésie, à côté de Rimbaud, Césaire, Akhmatova, Whitman ou Ginsberg, il y a les haïkus de poètes comme Issa et Bashô, et les quatrains de Rûmî. La forme courte peut au mieux approcher l'énigme, l'aphorisme, voire l'illumination spirituelle. L'économie des mots convie la pureté de la pensée, la légèreté aussi. J'aime cette phrase de Marcel Havrenne, un hennuyer, comme moi : « Là où l'oiseau s'est posé, il y aura bien assez de place pour une pensée ».

J'y vois comme une métaphore de l'expérience sexuelle ?

Mm... N'est ce pas aller un peu loin ? Et pourtant c'est peut-être parfois le cas. Mais pas en général.

Il y a une quête du savoir par l'écriture poétique : tu le declares à plusieurs reprises. Qu'entends-tu par-là ?

Comme tu sais je suis scientifique, de ce fait je suis entraîné à penser logiquement, à déduire des effets à partir d'un faisceau de causes, des interprétations à partir d'observations, à remettre en question, etc. C'est la méthode scientifique et cela donne accès à une forme de compréhension, de savoir. Pourtant, même en science, les idées nouvelles et les traits de génie proviennent le plus souvent de mécanismes de pensées irrationnels, voire d'accidents, parce que nécessitant plus qu'une pensée logique, une rupture – que celle-ci provienne d'une intuition, d'une association irrationnelle ou d'une circonstance extérieure. La rationalisation et la méthode scientifique sont essentielles, mais pas nécessairement premières. Einstein disait : « Inventer, c'est penser à côté ». Je crois que les voies de la connaissance sont multiples et rarement linéaires. La poésie, par des associations et des jeux de langue induits ou inconscients, est capable de faire surgir des pensées et des idées nouvelles. Elle donne accès à une forme de savoir, même si le mécanisme résiste à l'analyse rationnelle. Et comme j'ai écrit dans un autre livre : « entre le créateur et sa créature, il n'y a qu'une lettre déplacée ». D'où l'espoir d'en apprendre un peu plus sur soi-même, au passage.

La beauté des corps, des paysages, des lumières, du toucher : tout cela traverse ton oeuvre. C'est pour cette raison que tu as choisi les oeuvres d'un Prévaris, très colorées ?

Oui ! Pour cela et pour les raisons que j'ai déjà évoquées plus haut. J'ai eu l'occasion de collaborer avec un peintre pour un recueil antérieur au titre également étrange « Quantum Jah » ; le travail d'écriture était très différent, comme l'était celui du peintre. Plus tourmenté, violent, animal, une énergie certainement sexuelle mais aussi un cri de souffrance et d'avertissement dans un monde à la dérive. Nettement plus sombre. Chez Kevens Prévaris, l'énergie est là, un certain chaos parfois, mais aussi une joie et même une jubilation, un jeu. Kevens joue avec les couleurs, les formes et les codes. Il se joue d'eux aussi parfois, naviguant entre la tradition picturale haïtienne et la contemporanéité occidentale, entre abstraction et figuration, et on sent qu'il en jouit. Il y a un côté très ludique aussi dans les poèmes de ce livre. Et mon jeu implique aussi le toucher, le sexe, la musique, la couleur.

Où se situe ce livre par rapport à "Méridiennes" ou "Ô" ?

A l'ouest ! Beaucoup plus à l'ouest. Blague à part, il n'y a pas nécessairement une linéarité ou une séquentialité entre mes recueils et, chronologiquement, entre ceux dont tu parles et « Tjukurrpa », il y a eu « Stroboscope », « Quantum Jah », etc. C'est sans doute bateau mais ma motivation est d'essayer des choses nouvelles, de changer à chaque recueil, stylistiquement, thématiquement ou les deux. Même si, comme tu l'as relevé il y a aussi des constantes dans les thèmes. Par exemple j'ai utilisé beaucoup de tercets dans « Méridiennes » et « Ô », une forme que j'adore et qui rapproche évidemment du haïku, puis j'ai joué avec les distiques dans « Stroboscope » et enfin les quatrains dans « Aimants ». J'ai parlé plus haut de certains points communs avec ces recueils que tu évoques. « Tjukurrpa » est un autre univers, à mon avis plus décalé, plus ouvert, hétéroclite dans ses références et peut-être plus enfantin dans l'esprit. Quoique l'enfant n'oublie jamais complètement l'adulte, malheureusement. Il y a bien sûr des choses graves, mais en relisant certains vers, accouinés par pure fantaisie de ma part, je retrouve une certaine jubilation. On dirait qu'ils rient ! Et les couleurs de Prévaris rient en écho. Dans « Tjukurrpa » il y a à la fois cette liberté assumée dans l'écriture et, chose totalement absente de mes recueils antérieurs, la contrainte de l'écriture séquentielle sans reprise sur cent pages, donc d'une chronologie fixée et qui reflète le temps de l'écriture. Peut-être ce temps de l'écriture est-il le véritable « Temps du rêve », pour le poète ?